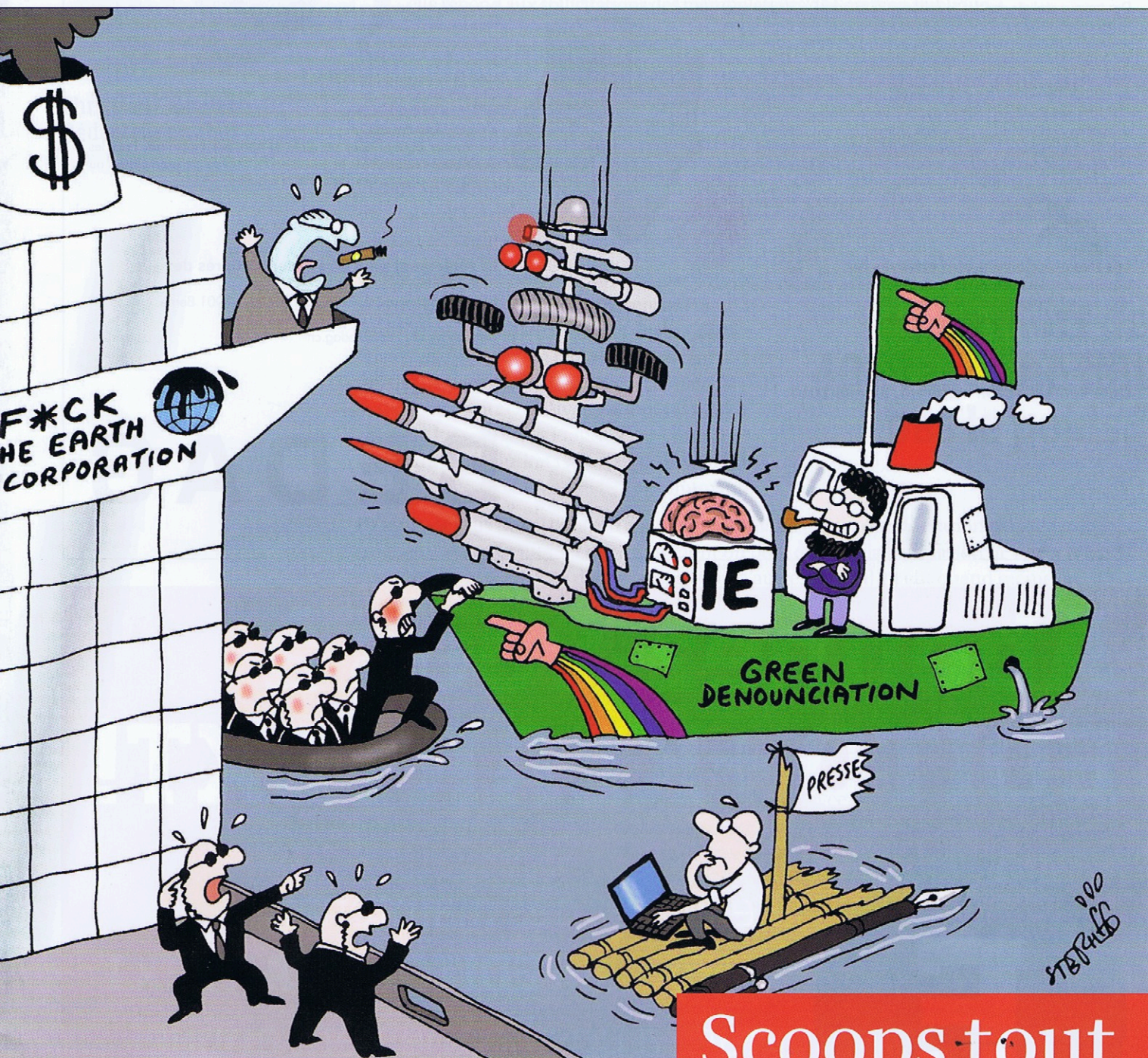


EDITO + KLARTEXT

N° 01 | 2013 | Fr. 12.-

LE MAGAZINE DES MÉDIAS



Gare au
dumping
salarial!

Presse sans CCT, notre
enquête outre-Sarine

Bons baisers
de Cap
Canaveral

„Stop, tu es un
journaliste étranger!”

Scoops tout
cuits et agents
d'influence

L'intelligence économique
au cœur de l'info



16> Les ONG se sont emparées des outils et méthodes de l'intelligence économique. Les médias se retrouvent au centre de luttes d'influence.
22> Bons baisers de Cap Canaveral ou les tribulations d'un reporter jurassien au pays des fusées.

ACTUALITÉ

- 6 Le dumping salarial menace aussi la presse romande**
Comment les journalistes alémaniques vivent l'absence de CCT depuis 2004.
- 10 Honneur aux braves**
EDITO+KLARTEXT rend hommage à deux journalistes engagés: Rocco Zacheo, qui travaillait pour le „Temps“; et Hansi Voigt, qui a quitté „20 Minuten“.
- 12 „Des éditeurs qui ressemblent à des fabricants de chaussures“**
Filippo Lombardi égratigne les journalistes et les éditeurs, ses pairs.

L'AIR DU LARGE

- 16 Scoops tout cuits et agents d'influence**
L'intelligence économique au cœur de l'info.
- 18 Tribunal pénal pour l'ex-Yougoslavie**
Entre liberté d'expression et justice, les relations sont complexes.
- 20 Des services très utiles sur les mobiles**
Le téléphone mobile, source de nombreux apports positifs en Afrique.
- 21 La vente de World Radio Switzerland**
Des candidats à la reprise, mais le personnel n'est guère rassuré.
- 22 Bons baisers de Cap Canaveral**
Le journaliste jurassien Roland Keller raconte sa vie au pied des fusées.

SERVICES

- 24 Ils brisent le mur de la propagande**
Première au Vietnam: des jeunes journalistes revisitent Dien Bien Phu.
- 25 Il y a trop d'écoles de journalisme, comment les départager**
Vers un conseil de surveillance en Suisse?
- 27 „La presse française meurt de ne parler que de faits divers“**
Un livre explore les nouveaux empires médiatiques et leurs contradictions.

Photos: Keystone / Roland Keller

Les lecteurs nous écrivent

Modèle irlandais

D'abord, je tiens à vous dire combien je trouve EDITO+KLARTEXT bien conçu et intéressant. Bravo! Merci à Dominique von Burg de définir clairement la notion d'intérêt public. Il a raison, aussi, de citer le code irlandais et son succès international. L'intérêt de la formule irlandaise est, en effet, d'aller au-delà du problème de la sphère privée. L'intérêt public, tel que défini par von Burg, peut inciter à ne pas publier une affaire dont on a connaissance quand sa publication nuirait, par exemple, au bon fonctionnement des institutions ou provoquerait un scandale délétaire. Tout journaliste connaît ce dilemme, mais la pesée des intérêts est pour le moins délicate. Sur quelle balance l'opérer?

En appliquant quels critères? Les associations qui se penchent sur de tels problèmes aideront leurs membres si elles continuent à approfondir ce sujet.

Frank Bridel, Blonay

Créneau santé

Excellent le dossier dans EDITO+KLARTEXT sur les problèmes psychiques des journalistes. On n'en parle jamais. C'est un créneau à développer avec une rubrique santé régulière dans EDITO+KLARTEXT. Il y a des problèmes très graves chez la plupart des journalistes...

Blaise Lempen, Féchy

@ Votre avis nous intéresse. Écrivez à redaction@edito-online.ch



... Cap Canaveral – Le célèbre port de l'espace américain a serré la vis des accréditations.

Par Roland Keller

Q uoi ? Vous venez voir décoller une fusée ? Mais, il n'y en a plus ! C'est vrai, après la dernière mission habitée de la navette spatiale américaine Atlantis en juillet 2011, les Américains n'ont plus d'engins spatiaux habités à envoyer en l'air.

A part les satellites civils ou militaires (télécommunication, télévision, géolocalisation, ressources terrestres, astronomiques, etc.), la célèbre administration spatiale américaine (NASA) fait vache maigre. En Floride, Cap Canaveral (à l'est d'Orlando) reste néanmoins un port de l'espace encore très prisé des touristes. Côté Atlantique, ce site, baptisé il fut un temps Cap Kennedy (de 1963 à 1973), a fait la gloire des programmes spatiaux habités (Mercury, Gemini, Apollo, Skylab, navettes).

Il fait bon s'y rendre, non seulement en raison de la topographie et du climat, mais aussi parce que là, au bout des lagunes et à des dizaines de kilomètres à vol d'oiseau, le décollage des fusées y est visible dans la

totalité de la voûte céleste, de jour comme de nuit. Cela change de nos montagnes. Cette sensation de grandeur et d'espace me laisse pantois et m'émerveille à chaque fois.

Me voilà donc pour la treizième fois à la douane de Miami. En ce mois de mai 2012, la fusée privée Falcon (SpaceX), avec Dragon, sa capsule habitable, mais vide, est parée au lancement. „Ah (soupirs), c'est quand même dommage qu'on ait abandonné les vols habités. Ma foi, tant pis ! Je vous laisse passer, bienvenue aux Etats-Unis !” s'exclame le contrôleur, un brin nostalgique, mais toutefois fier qu'un petit

„Tu ne peux pas aller tout près de la fusée car tu es un étranger.”

Suisse vienne réaliser un reportage dans un si grand pays pour un événement aussi banal.

Du fax aux escortes. Autrefois, lors du tout premier vol de la navette spatiale américaine, en avril 1981, l'opération journalistique était facilement amortie. J'ai pu me rendre à Cap Canaveral avec une simple confirmation d'accréditation écrite de la part du quotidien jurassien le „Démocrate” (devenu le „Quotidien jurassien”). Le journal de l'époque n'avait certes pas les moyens de financer mon voyage, mais les quelques papiers rédigés sur place m'ont permis d'amortir un peu mes frais.

En janvier 1986 (à l'ère du fax), alors que les glaçons pendaient sous ses réservoirs et les Floridiens grelotaient, la navette Challenger a filé sous mes yeux, mais a fini par exploser en pleine ascension, laissant des traces célestes comparables à un pavé lancé dans une mare.

Cruel destin que la mort de ces sept astronautes et ironie du sort de mon trip-



Photo Julian Leek

navette, qui, pour la première fois, est devenu rentable.

En décembre 1999, lors du lancement de la navette occupée entre autres par l'astronaute suisse Claude Nicollier, l'engouement dans la presse suisse fut tel qu'il m'a été aisé d'amortir mon voyage avec des envois de textes à plusieurs quotidiens romands.

Vivre un lancement „in situ” au cœur du port de l'espace – à 5 kilomètres des pas de tir, le plus près possible (jouxant le public VIP) – est un privilège pour les journalistes. Malheureusement, une année après les attentats du 11 septembre, la NASA a serré la vis pour l'obtention des accréditations sur site. Au début, nous étions escortés par un bus officiel et fouillés de fond en comble (sacs à dos, appareils-photos et même sous la voiture... officielle). Récemment, déclin oblige, la fouille a été abolie.

Visa, badges et amortissement. Pour assister à un décollage, c'est chaque fois la même procédure administrative ennuyeuse. Il faut commencer par l'obtention d'un visa Média (type I) auprès de l'Ambassade américaine à Berne, qui est généralement accordé pour quelques années. Ensuite, c'est au tour de la procédure classique, qu'il faut recommencer à chaque fois.

D'abord, six semaines avant un lancement, il faut s'inscrire électroniquement (dans le délai imparti) sur le site officiel de

la NASA. Le premier e-mail de confirmation reçu permet de se présenter, une fois sur place, au premier office des badges, proche du célèbre centre des visiteurs du Kennedy Space Center (KSC).

Pour SpaceX, me voilà donc comme à l'accoutumée dans la salle d'attente (avec un ticket, comme à la poste). „Ah, Roland, vous êtes revenu de Suisse, contente de vous revoir!” me reconnaît la fonctionnaire disciplinée du jour. Flanqué de ce premier insigne – vert – élaboré pour les journalistes étrangers uniquement, je m'installe dans ma Dodge, roule allègrement jusqu'au deuxième poste de contrôle, le petit bâtiment de la route 3.

Là, même procédure, sauf que c'est un badge blanc qui est délivré, à l'effigie de la mission spatiale en question. La voiture d'escorte vient me chercher. On passe le troisième poste de contrôle, la douane du KSC, où l'on n'a pas intérêt à se cacher à l'arrière du véhicule. „Mais qu'est-ce vous trouvez de si fantastique à venir voir décoller cette fusée, surtout pour un Suisse? C'est plutôt banal”, me fait remarquer le chauffeur, un bénévole à la retraite.

Je me tais. Envoyé en mission, mon collègue journaliste japonais argumente qu'il n'a pas le choix. Le chauffeur me demande ensuite quelle est ma mission. „Couvrir le lancement de la fusée privée américaine pour les médias suisses”, fut ma réponse. Mais en réalité, je me contente d'alimenter mon blog en français et en allemand de nouvelles fraîches, histoire de marquer le coup – et c'est déjà pas mal!

Pas un denier ne proviendra donc de l'Helvétie pour mes écrits spatiaux. Mais pour rendre cette aventure possible, je dois transférer mon bureau dans mon notebook pour monter le mensuel technique „Swiss Engineering” depuis les USA. Ce job de rédacteur responsable est mon fonds de commerce. Il m'offre aussi l'opportunité d'être accrédité et de parler de sujets spatiaux de long en large.

Ouah, ouah, ouah. Clic-clac! Après un bon quart d'heure de route, le bus s'arrête devant le gros bâtiment d'assemblage des fusées (VAB), où est implanté le centre de presse final. Je débarque à la réception où la responsable me reconnaît, elle aussi : „Roland, tu ne peux pas aller tout près de la fusée, car tu es un étranger. C'est une ques-

tion de sécurité!” Frustré mais sage, j'acquiesce et... même avec du chocolat, rien n'y fait! Falcon décolle en ce 22 mai et je suis quand même aux premières loges.

En septembre dernier, j'ai pu voir (moi, l'étranger) une fusée Atlas V décoller sur le toit du VAB. Déjà un privilège. Puis un autre: je suis monté sur la nouvelle tour de lancement (à 120 mètres de haut!) des futures fusées habitées, alors en construction. Cette fois, on m'a même laissé m'approcher (à 100 mètres) d'Atlas.

„Ouah, ouah! Ouah, ouah!” Mais qu'arrive-t-il à mon collègue photographe Julian Leek, qui vocifère comme un chien sur son trépied? Je m'inquiète, m'approche de lui et constate qu'il règle un câble. Evidemment, c'est le micro-déclencheur „clic-clac” de son appareil-photo.

J'y pense, maintenant je comprends pourquoi on ne m'a pas laissé côtoyer les journalistes américains: j'aurais pu installer un détonateur! Mon collègue Leek me demande si j'ai réussi à obtenir une accréditation pour les prochains vols.

Même pas blasé, l'appel du large et les privilèges me donnent malgré tout envie de retourner au pays des fusées. Ben oui, je reviens prochainement pour un autre lancement de SpaceX. Promis, je n'oublierai pas le chocolat et les accolades à l'américaine...

Bons baisers de Cap Canaveral.



Roland Keller, né en 1956 à Delémont, est journaliste indépendant. Dans le cadre de son mandat en tant que rédacteur responsable du mensuel technique Swiss Engineering RTS (Revue Technique Suisse), il assiste réguliè-

èrement à des lancements de fusées „in situ”, depuis Cap Canaveral. En trente ans, il a couvert une quinzaine de décollages (dont trois l'an dernier) en devenant l'un des rares journalistes suisses et européens à fréquenter régulièrement les lieux. Reporter de terrain et, entre autres, rédacteur web du site Internet de l'Agence spatiale européenne (ESA) pour les actualités suisses, il privilégie la plume et le coup d'œil avec un zeste de mouvement (vidéos). <http://www.rkeusa.com>